



HAL
open science

Histoire et préhistoire de la domination masculine

Jean-Marc Pétillon, Christophe Darmangeat

► **To cite this version:**

Jean-Marc Pétillon, Christophe Darmangeat. Histoire et préhistoire de la domination masculine. Parcours. Cahiers du GREP Midi-Pyrénées, 2018, 57, pp.97-125. hal-01941677

HAL Id: hal-01941677

<https://hal.science/hal-01941677>

Submitted on 12 Dec 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Histoire et préhistoire de la domination masculine

Jean-Marc Pétilion

*archéologue, docteur de l'université Paris I,
chercheur au CNRS-TRACES Toulouse*

Christophe Darmangeat

*docteur en économie, chercheur en anthropologie,
enseignant à l'Université Paris-Diderot*

Christophe Darmangeat

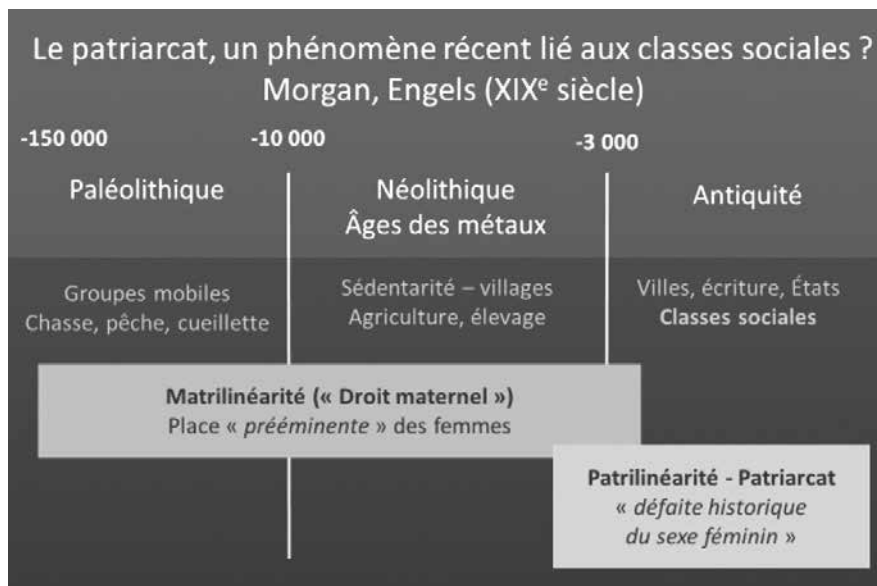
Domination masculine et formes sociales

Le thème de ce soir est très actuel, mais nous allons essayer de le traiter avec une perspective large : pas seulement regarder où on va, mais chercher à voir d'où on vient, et comment un certain nombre de choses se sont construites. Dans à peu près toutes les civilisations connues (pour nous Occidentaux, dans les sociétés qui nous entourent) on constate un déséquilibre (au bénéfice des hommes), plus ou moins appuyé, entre hommes et femmes, avec un pouvoir social supérieur pour les hommes attesté dès l'antiquité gréco-romaine. Depuis le XIX^e siècle, on a commencé à accumuler des éléments de réponse à une vieille question : qu'en est-il dans les sociétés qui précèdent les sociétés historiques et la civilisation telle qu'on la connaît ?

C'est en effet à cette époque que l'anthropologie sociale, l'ethnologie et l'étude de la préhistoire se sont constituées comme sciences et que l'on a eu accès à des informations autres que les textes bibliques décrivant la création et attribuant à Dieu la soumission de la femme à l'homme.

Alors d'où vient la domination masculine, et dans quelles sociétés s'est-elle constituée ? À l'époque, on utilise un découpage de l'histoire humaine en trois périodes principales, qui, dans leurs grandes lignes font encore consensus aujourd'hui : une première période,

très longue, a été celle des « chasseurs-cueilleurs ». Puis est intervenue une première grande rupture, vers -10 000, avec l'invention de l'agriculture et de l'élevage, ce qu'on appelle la révolution néolithique; cette première rupture a été suivie d'une seconde, vers -3 000, qui a vu l'apparition des villes, des États, des cultures, des classes sociales.



Et la grande idée de plusieurs penseurs de cette époque (dont Bachofen, qui écrit un livre retentissant en 1860, Morgan, le premier ethnologue de terrain et Engels, le compagnon d'idées de Marx) c'était que, contrairement à ce qu'on avait pu croire sur la base de nos impressions d'hommes « civilisés », dans les sociétés anciennes et les temps anciens de l'humanité, les femmes occupaient (selon les auteurs) des positions favorables, supérieures, dirigeantes, et que la domination masculine n'avait pas toujours existé, au contraire! Selon Bachofen, les femmes avaient littéralement dominé la société, et Engels parle de leur place « prééminente ». Ils pensaient que ces sociétés étaient marquées par la matrilinéarité (c'est-à-dire qu'elles étaient organisées dans des groupes de parenté où l'appartenance se transmettait par la mère. Et cette règle, qu'ils imaginaient universelle, conférait selon eux aux femmes, une position sociale favorable. Peu avant l'arrivée des villes et des classes sociales, pour diverses raisons, était survenue ce qu'ils ont appelé « la défaite historique du sexe féminin », un renversement complet de situation, les hommes prenant le pouvoir et instituant la patrilinéarité et le patriarcat (le patriarcat étant le pouvoir des hommes, de la même façon que le matriarcat est censé désigner le pouvoir des femmes).

Ce raisonnement se fondait sur divers éléments.

Premièrement, sur les mythes que l'on rencontre dans beaucoup de civilisations, et qui décrivent des sociétés anciennes où les femmes dominaient. Bachofen pensait qu'ils comportaient nécessairement un fond de vérité. Si les Grecs ont parlé des Amazones, c'est qu'elles ont vraiment existé.

Morgan ajoute des arguments issus de l'ethnologie: lui-même avait étudié les Iroquois, des Indiens qui vivaient au nord-est des États-Unis, autour des Grands Lacs. Ce n'étaient pas les Indiens à cheval des westerns, mais des agriculteurs, avec des mœurs

étonnantes: leur société était non seulement matrilineaire mais aussi matrilocale: au mariage, c'est l'homme qui allait habiter chez sa femme et non l'inverse. Ils vivaient dans de grandes maisons (de 70 à 80 mètres de long) où cohabitaient tous les membres d'une famille reliés entre eux par les femmes (mères, sœurs, cousines...). Le divorce était très facile: quand une femme voulait se séparer de son mari, elle le signifiait en mettant les vêtements de l'homme devant la porte. Chez les Iroquois, si ce sont quand même les hommes qui élisent les chefs, les femmes ont le droit de les révoquer. Cela avait beaucoup étonné les Occidentaux, à tel point qu'un jésuite français (qui avait vécu parmi eux) a pu écrire au XVIII^e siècle que l'Iroquoise était « l'empire des femmes ».



Pour Morgan, les Iroquois n'étaient pas un cas particulier, mais ils incarnaient un stade par lequel toutes les sociétés étaient passées jadis: dans une économie de petits cultivateurs, sans grandes différences de richesses, sans villes ni État, alors l'organisation sociale, notamment en ce qui concerne les rapports entre les sexes, ressemble nécessairement à celle des Iroquois. Cette idée selon laquelle l'humanité serait passée par un stade parfois dit matriarcal perdure aujourd'hui: même si la société iroquoise a disparu, certains affirment que des sociétés similaires existent encore de nos jours. On cite notamment le peuple Na (ou Mosuo), dans l'ouest de la Chine, près du Tibet (où des circuits touristiques proposent d'aller voir le « dernier matriarcat du monde »). C'est le seul peuple au monde où l'institution du mariage n'existe pratiquement pas: les femmes n'ont pas de mari, et les enfants n'ont pas de père défini. C'est le principe du mari « visiteur »: dans la journée les hommes habitent chez leur sœur, et la nuit ils vont rejoindre chez elle leur partenaire sexuelle du moment. Les femmes y ont un certain pouvoir dans la maisonnée... mais ce n'est pas un matriarcat - j'y reviendrai.

Le troisième argument à l'appui de la domination féminine ancestrale est la quantité de représentations féminines, qui, selon certains, indique que les femmes étaient au centre de la religion (les « déesses-mères »).

Un matriarcat primitif ? les statuettes féminines



Ces trois catégories d'arguments sont en réalité bien faibles.

D'abord, les mythes... sont mythiques, et dire qu'ils contiennent toujours une part de vérité est une idée assez glissante. Voyez le mythe fondateur de la Genèse, on y parle de gens qui vivaient jusqu'à 900 ans, qui n'avaient pas de nombril... Faut-il y accorder foi? Quand on dit que les eaux de la Mer Rouge se sont écartées devant Moïse, faut-il prendre cela comme une parole d'Évangile? De même, ce n'est pas parce que certains peuples racontent que jadis, les femmes gouvernaient, que c'est vrai. Partout, le rôle des mythes est de légitimer la situation actuelle : jadis les choses étaient très différentes de ce qu'elles sont aujourd'hui... et tout allait très mal. Et heureusement que, depuis, le monde a été remis sur ses pieds et dorénavant les choses se passent bien. Ainsi, dans beaucoup de sociétés à domination masculine, on explique qu'autrefois c'étaient les femmes qui dominaient et que c'était le chaos.

Pour les arguments ethnologiques, assez rapidement on s'est rendu compte qu'il est difficile considérer que l'ensemble des civilisations seraient obligatoirement passées dans un stade « iroquois » au cours de leur évolution. Voyez par exemple les Baruyas de Nouvelle-Guinée, étudiés par l'anthropologue français Maurice Godelier : ce sont des petits agriculteurs qui ressemblent beaucoup, techniquement parlant, aux Iroquois, et ils font preuve d'un égalitarisme matériel farouche, il n'y a pas de riches ou de pauvres... mais concernant les relations hommes-femmes, c'est l'Arabie Saoudite au Néolithique. Les femmes sont privées de tout ce qui peut ressembler à un droit, les hommes sont élevés dans le mépris le plus absolu des femmes. On a même des choses hallucinantes, comme le dédoublement de tous les chemins entre les villages, le chemin du haut étant bien sûr réservé aux hommes, et celui du bas aux femmes. Et quand par hasard une femme croise un homme en dehors d'un chemin, elle doit se jeter dans les buissons et se couvrir la tête de sa cape pour ne pas croiser son regard... On peut aussi citer le cas des Amahuacas d'Amazonie, eux aussi techniquement proche des Iroquois. Un ethnologue écrit : « En général les hommes exercent sur les femmes une

autorité considérable. Une fois mariés, le mari peut battre sa femme sur les épaules, les bras, les fesses, le dos, avec un gourdin spécial en bois dur, doté d'une lame aplatie aux bords effilés. Une bastonnade avec ce gourdin peut être si sévère que la femme sera ensuite à peine capable de marcher pendant plusieurs jours. Une femme peut être battue pour avoir déplu à son mari, par exemple en ne préparant pas la nourriture quand il le souhaitait, ou en salant trop le repas ». Autre exemple, les Mundurucu d'Amazonie, qui pratiquent le viol collectif pour punir les femmes qui se sont mal comportées, qui ont osé défier l'autorité, ou pour avoir regardé les objets sacrés masculins. L'ethnologue qui les a étudiés explique que les hommes lui ont dit fièrement : « Nous domptons les femmes avec nos bananes ».

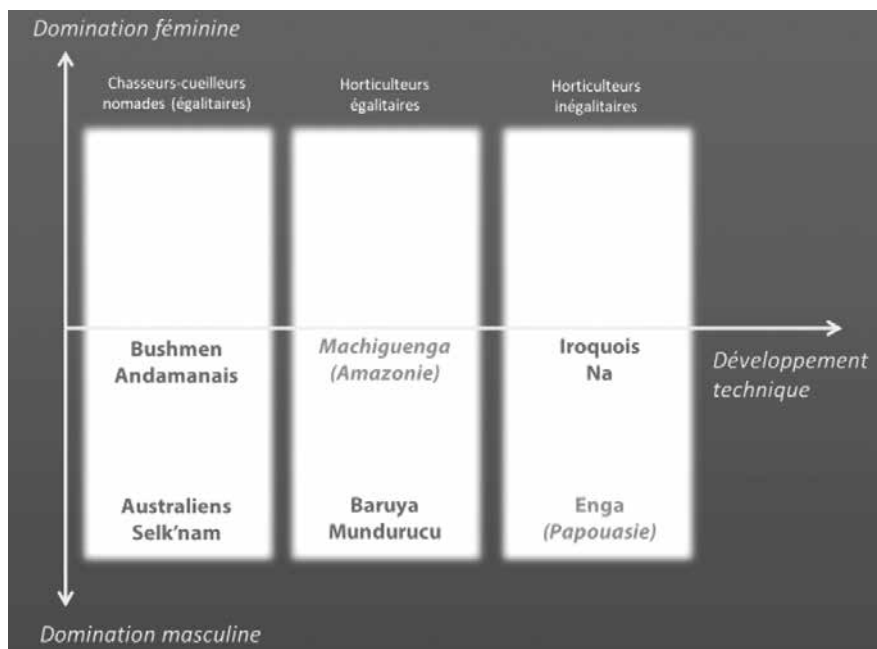
Ceci concerne des sociétés de petits agriculteurs, très comparables aux Iroquois ; on s'est donc posé la question de ce qui se passe chez les chasseurs-cueilleurs, traditionnellement égalitaristes sur le plan matériel. Or, sans l'ombre d'un doute, on a trouvé dans ces sociétés des éléments d'une domination masculine, parfois très poussée et très organisée. Par exemple, dans le nord de l'Australie, dans la terre d'Arnhem, les hommes pouvaient avoir jusqu'à une vingtaine d'épouses (le record connu étant de 29!). Deux spécialistes résumant ainsi les rapports entre les sexes sur l'ensemble de ce continent : « Dans l'ensemble, un homme possède davantage de droits sur sa femme qu'elle n'en a sur lui. Il peut la répudier ou la quitter à son gré sans donner d'autres raisons que son bon plaisir. Elle (...) ne peut le quitter, en fin de compte, qu'en s'échappant, autrement dit, en prenant un autre conjoint ; mais dans ce cas, le mari est parfaitement en droit de s'en prendre à elle et à son amant. (...) De plus, un homme a le droit de disposer des faveurs sexuelles de sa femme comme il l'entend, avec ou sans son consentement (...) Elle ne peut pas, cependant, en faire de même avec lui. En termes formels, le « prêt d'épouse » n'a pas comme contrepartie le « prêt d'époux ». (...) En résumé, le statut des femmes, pris globalement, n'est pas égal au statut des hommes, pris globalement ».

Autre exemple qui nous vient de la Terre de Feu, avec les Selk'nam et leur religion dite « à initiation » (tout comme les Australiens et des Amazoniens) marquée par des cérémonies aux cours desquelles les nouveaux initiés apprenaient que diverses créatures surnaturelles, en réalité, n'existaient pas. Durant celles-ci, les hommes se grimaient en esprits, et parcouraient le campement des femmes (qui devaient se cacher la tête sous leur tente), en battant celles qu'ils voulaient remettre au pas. Et leurs mythes racontent que, jadis, ce sont les femmes qui dominaient la société grâce à une religion à initiation qui leur était réservée. Un jour, par inadvertance, un homme a entendu une conversation entre femmes qui lui a révélé la vérité, et les hommes se sont mis d'accord. Après avoir massacré toutes femmes (à l'exception des petites filles), ce sont eux qui ont pris le pouvoir... et depuis tout va bien!

Pour être complet, il faut aussi dire qu'il existe des sociétés de chasseurs-cueilleurs où les relations entre les sexes sont beaucoup plus égalitaires. Ainsi, chez les Bushmen d'Afrique du sud (rendus célèbres par le film *Les dieux sont tombés sur la tête*) on ne trouve ni religion à initiation, ni domination masculine évidente et organisée. Dans les îles Andaman (dans le golfe du Bengale au sud de la Birmanie), vivait un peuple dont un ethnologue a pu écrire « la considération et le respect avec lesquels les femmes y sont traitées pourraient avantageusement servir d'exemple à certaines classes de notre patrie. »

Pour résumer tout cela, j'ai réalisé un petit graphique pour représenter ces différentes situations. Vers le bas, l'axe vertical exprime une domination masculine de plus en plus sévère, le zéro serait une situation d'égalité des sexes, et en allant vers le haut on aurait

la domination féminine. L'axe horizontal représente le degré de développement technique : à gauche, celui des chasseurs-cueilleurs, puis les petits agriculteurs, puis les agriculteurs des civilisations plus riches...



On constate que, contrairement à ce que pensaient Bachofen ou Engels (sur la base des informations limitées dont ils disposaient à leur époque, ne leur jetons pas la pierre), en fait on trouve des sociétés à domination masculine à tous les stades du développement technique. Dans les formes sociales les plus archaïques, on continue à trouver des sociétés structurées par la domination masculine - même si on trouve aussi des sociétés où les rapports entre les sexes semblent à peu près équilibrés.

Mais (et c'est frappant) il n'y a pas de société où existe une domination féminine (la moitié supérieure du tableau est vide) : on n'a jamais trouvé de vraie société matriarcale, où ce seraient les femmes qui auraient l'exclusivité du pouvoir et dirigeraient la société et les hommes. Cela n'existe pas.

102

Pour expliquer ce fait, il y a beaucoup de théories. Certains avancent des explications psychologisantes : l'homme serait naturellement jaloux des femmes parce qu'elles seules peuvent avoir des enfants, ce qui l'entraînerait à vouloir dominer les femmes pour s'approprier leur pouvoir. Mais on n'a jamais identifié le chromosome qui conduit les hommes à cela, et cela n'explique pas pourquoi les femmes se sont laissées faire. Ce genre d'explications n'est pas très satisfaisant.

Il me semble cependant qu'il y a un élément très important (explique-t-il tout, peut-être pas, mais c'est à coup sûr un fait majeur), que l'on retrouve apparemment partout, quelle que soit la société : c'est la division sexuelle ou sexuée du travail et, au-delà, de la vie sociale. Dans toutes les sociétés dites primitives, que les rapports hommes-femmes y soient les plus ou les moins égalitaires, il existe un « apartheid des sexes » : il y a des travaux de femmes, des lieux réservés aux femmes pour les exercer, des comportements ou des rites religieux spécifiques aux femmes (voire des dialectes propres) ; et il en est de

même pour les hommes, qui ont leurs domaines propres. Et tout cela se mélange très peu, ce sont des sociétés très cloisonnées. Ce cloisonnement, le plus souvent, se fait pour le grand bénéfice des hommes, même s'il existe des cas où il y a quand même un certain équilibre entre les deux sphères. Mais nulle part on ne rencontre l'égalité des sexes au sens moderne du terme : dans aucune de ces sociétés les gens n'ont une liberté de choix de leurs activités, ils y sont assignés en fonction de leur sexe.

Alors, comment expliquer qu'on n'ait jamais rencontré de matriarcat, et que nulle part les femmes n'aient dirigé la société? Il me semble qu'une clé explique beaucoup de choses : l'existence, au-delà des grandes différences dans la division sexuée du travail, d'une constante universelle (dont je serais bien incapable de donner l'origine, et je pense que personne ne le peut), qui a réservé aux hommes l'ensemble des tâches liées à l'utilisation des armes, (du moins des plus dangereuses) et donc qui leur a réservé la chasse, la guerre, la politique. Les hommes ont partout le monopole, ou le quasi-monopole, de cette sphère. Les femmes peuvent détenir ou non certains contre-pouvoirs susceptibles d'équilibrer plus ou moins ceux des hommes. Le plus souvent, ceux-ci touchent à la sphère économique, comme chez les Iroquois : du fait de la matrilocalité, les femmes possèdent les maisons, les réserves de grains... Mais partout les hommes détiennent ce bastion des armes, et donc nulle part les femmes n'ont pu diriger les sociétés.

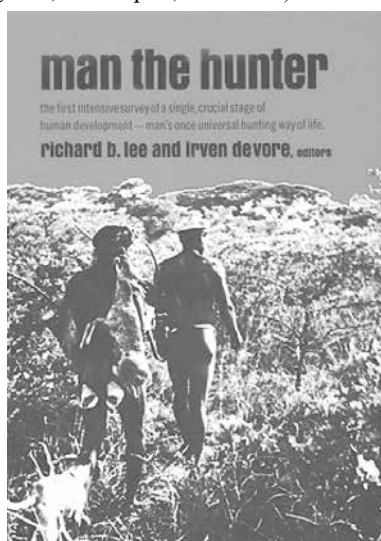
Jean-Marc Pétilion

Préhistoire de la domination masculine

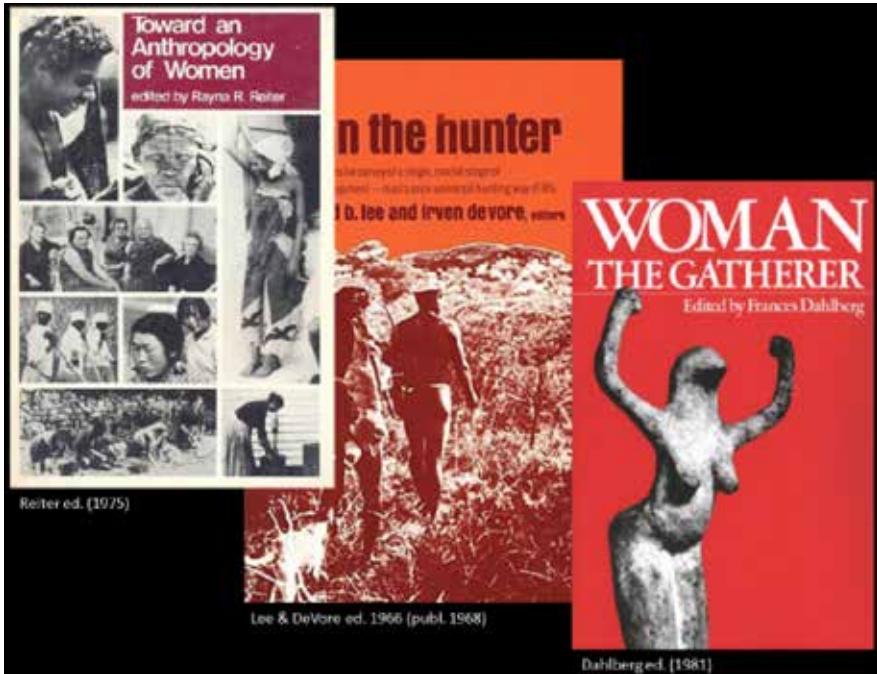
Je vais essayer de vous présenter ce que l'archéologie - en particulier la préhistoire - peut dire sur la question des rapports hommes/femmes, en essayant donc de prendre le sujet dans sa plus grande profondeur chronologique.

Cela n'est pas évident a priori : vous savez que, par opposition à l'histoire (qui travaille sur des textes) et à l'ethnologie (qui recueille des paroles), l'archéologie est le royaume de l'objet : ce sur quoi travaillent les archéologues, ce sont des outils, des œuvres d'art, des bâtiments ou des tombes, en tout cas des traces qui nous renseignent en premier lieu sur ce qu'on appelle la culture matérielle (gestes, techniques, économie). Reconstituer les structures sociales, c'est beaucoup plus difficile et incertain. C'est le cas des structures familiales et des systèmes de parenté, des structures politiques, mythes et religions, mais c'est aussi le cas des rapports de genre, qui ne sont pas le terrain le plus favorable pour un archéologue.

Et de fait, pendant longtemps, en archéologie, cette question n'a pas été abordée directement, mais elle était présente sous forme de présupposés « androcentristes » implicites. Vous en avez ici un exemple célèbre : la publication du colloque *Man the Hunter*, tenu en 1966 à Chicago, et consacré à l'archéologie et à l'ethnologie des chasseurs-collecteurs. Ce travail a contribué à mettre fortement en avant le rôle décisif de la chasse dans l'évolution humaine,



aussi bien biologique (développement du cerveau, des capacités d'anticipation, etc.) que sociale (pratiques de partage de la nourriture notamment) : l'idée étant que tout cela s'est produit grâce à la chasse (implicitement : la chasse au gros gibier, donc, implicitement : la chasse faite par les hommes.)



La réponse est venue assez rapidement, avec un article de Sally Slocum, *Woman the gatherer* (paru en 1975 dans un recueil collectif d'études *Toward an anthropology of women*) suivi d'un livre du même titre paru en 1981. C'était une sorte de réplique féministe, soulignant le rôle décisif des activités de collecte alimentaire (considérées comme dévolues aux femmes) dans le développement, aussi bien de la cognition humaine que de la vie sociale.

Dans la foulée, on a assisté au développement, à partir des années 1980, d'un courant appelé l'archéologie du genre, qui a eu deux origines indépendantes : en Norvège à la fin des années 1970, et en Amérique du Nord au début des années 1980 (avec un article fondateur pour les Anglo-saxons écrit par Mmes Conkey et Spector en 1984). Ce courant est essentiellement développé aujourd'hui dans les pays anglo-saxons, d'où le fait qu'il soit généralement appelé *gender archaeology*.

Ce courant avait deux objectifs :

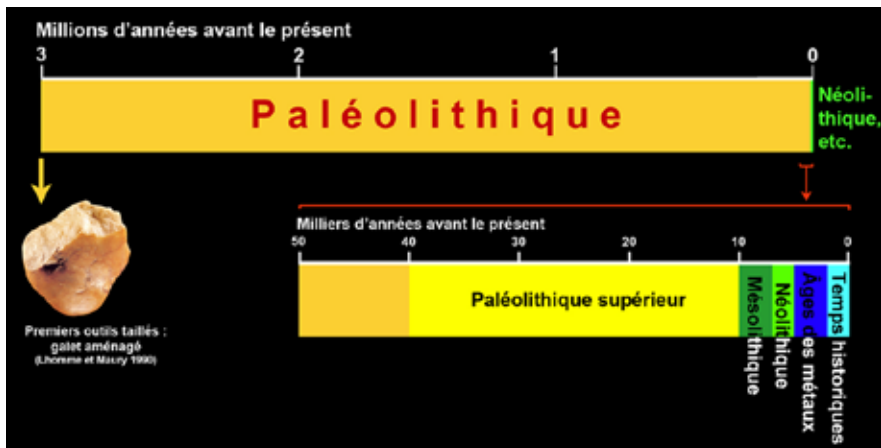
- Un objectif critique : montrer que certaines interprétations des données archéologiques, qui se prétendent objectives, sont en fait biaisées par des présupposés sexistes ou androcentristes.
- Un objectif « positif » : montrer que les rapports de genre sont un objet d'étude légitime pour l'archéologie - en d'autres termes, qu'il est possible de reconstituer, au moins en partie, les rapports hommes-femmes dans les sociétés du passé, même en l'absence de sources écrites.

Sur ces deux points, l'archéologie du genre a produit pas mal de résultats, et a contribué à la fois à déconstruire certaines théories classiques et à en proposer de nouvelles. Elle a aussi eu une influence en dehors de ses propres rangs : aujourd'hui, beaucoup d'archéologues qui ne se réclament pas forcément de ce courant intègrent les questions de genre dans leur approche des sociétés passées, et c'est de ces questions-là que je voudrais vous proposer un petit tour d'horizon.

Je précise d'emblée ce dont je vais parler et ce dont je ne vais pas parler.

- En termes de géographie, je ne ferai pas un panorama mondial, mais je vais me concentrer sur l'Europe (parce que c'est ce que je connais le mieux, qu'il y a beaucoup de données et une chronologie qui remonte plus loin que dans certaines autres parties du monde).

- En termes chronologiques, je vais vous parler de préhistoire (des sociétés sans écriture, donc pas de l'archéologie antique ni médiévale), et plus précisément de préhistoire ancienne : je laisse de côté ce qu'on appelle les âges des métaux (Bronze, Fer) et je vais me concentrer sur les périodes paléolithique, mésolithique et néolithique.



Le Paléolithique est la première et la plus longue période de l'histoire humaine, avec comme seul mode de vie la chasse, la pêche et la collecte, ayant pour conséquence le nomadisme. Il commence avec les premiers outils taillés par les ancêtres de l'espèce humaine actuelle, et se poursuit jusqu'à des sociétés d'humains « anatomiquement modernes » (notre espèce). En Europe, cela dure jusqu'à vers 10 000 avant le présent, après quoi on parle de Mésolithique, où on a toujours affaire à des chasseurs-collecteurs, mais avec des changements importants dans les techniques et la culture. Puis à partir de 7 000 avant le présent environ vient le Néolithique, marqué par l'introduction de l'agriculture et de l'élevage et la sédentarisation (qui sera suivi par l'âge du Bronze, en gros à partir de 5 000 avant le présent.)

- Enfin, je ne parlerai pas des rapports de genre en général, mais essentiellement de la division sexuée du travail, parce que c'est là-dessus qu'on a le plus d'indices.

De quels indices s'agit-il ?

De quels vestiges archéologiques va-t-on parler ? Depuis qu'on se pose la question des rapports de genre dans la préhistoire, deux types d'indices ont été systématiquement utilisés :

Premièrement, **les représentations humaines** (peintures, gravures, sculptures), qui ont été abordées sous deux angles :

- Les conventions de représentation : on a considéré que la façon dont les corps masculins et féminins sont figurés, le fait de privilégier tel ou tel détail, pouvait donner des informations sur la façon dont les identités masculine et féminine étaient structurées.
- Les activités : on a aussi considéré que, lorsque ces figures sont représentées en action, en train de faire quelque chose, cela pouvait nous renseigner sur ce qui était considéré à l'époque comme étant (ou pas!) des activités typiquement féminines ou masculines.

Deuxièmement, **les sépultures (tombes)**. Vous savez peut-être que, lorsqu'on découvre un squelette d'humain adulte bien conservé, il est possible de déterminer s'il s'agit d'un squelette d'homme ou de femme (je parle bien sûr du sexe biologique) grâce à la forme des os du bassin ou à une analyse ADN. Les tombes préhistoriques ont donc pu être intégrées dans la discussion sur les rapports de genre, là encore de deux façons :

- Les biens funéraires: dans beaucoup de sociétés, la pratique existe de déposer des objets dans la tombe, avec le mort. On a considéré que ces objets pouvaient nous renseigner sur les activités pratiquées par l'individu de son vivant, et donc nous renseigner indirectement sur quelles activités étaient typiquement féminines et/ou masculines.
- Les marqueurs d'activité sur le squelette: lorsque vous pratiquez régulièrement et intensément certaines activités, ces activités peuvent laisser des traces sur votre squelette, aussi certains chercheurs ont-ils entrepris d'étudier ces marqueurs sur les squelettes préhistoriques. Là encore, ces marqueurs peuvent potentiellement nous renseigner sur les activités régulièrement pratiquées, soit par les hommes, soit par les femmes.

Plutôt qu'un exposé chronologique, je vais passer en revue successivement ces deux registres (les représentations, puis les sépultures).

Les représentations

Pour cette partie, je vais utiliser très largement les travaux de deux chercheuses de mon laboratoire, Raphaëlle Bourrillon et Esther López-Montalvo, spécialistes des représentations humaines respectivement au Paléolithique et au Néolithique, et qui ont travaillé entre autres sur la figuration du genre dans l'art de ces sociétés.

Si je commence par la question des représentations humaines, ce n'est pas complètement par hasard, c'est parce que le Paléolithique et le Néolithique européens ont livré de nombreuses représentations féminines, qui ont été appelées « vénus » (pour le Paléolithique) ou « déesses mères » (pour le Néolithique), qui ont parfois été interprétées comme des figures religieuses, et qui, dans les années 1960, ont alimenté l'idée d'un



matriarcat originel (on parle aussi de « sociétés matristiques »), avec l'idée qu'en Europe les sociétés anciennes (antérieures à l'âge du Bronze) étaient dominées par des principes féminins qui s'incarnaient entre autres dans ces figurations.

Il s'agit ici de figurations toujours de petites dimensions, ce sont en général des statuettes (max. 20 cm de haut), dans des matériaux variés (pierre, ivoire, terre cuite), avec des styles variés, mais dont le point commun est une insistance sur les seins et sur le bassin (hanches, fesses, ventre), au détriment des extrémités (tête, mains, pieds, parfois quasiment inexistantes). On n'en trouve pas partout, ni à toutes les époques, mais c'est quand même quelque chose de récurrent, la plus ancienne datant de 35 000-40 000 ans (découverte en 2008 sur le site de Hohle Fels), soit les plus anciennes sociétés d'homo sapiens sapiens en Europe.

Mais le problème avec ces statuettes, c'est qu'on n'en connaît absolument pas la signification :

- On ne sait pas du tout si elles avaient un sens religieux (d'autant qu'on les découvre toujours dans un contexte « profane » : abandonnées sur le sol dans les habitations, parmi d'autres catégories de vestiges, sans mise en scène particulière...).

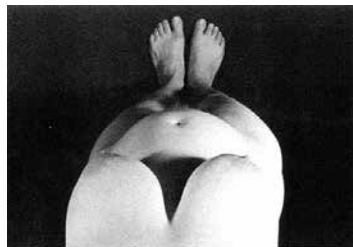
- On ne sait pas non plus si leur signification était constante au cours du temps, car les trouvailles sont discontinues dans le temps et dans l'espace : celle de Hohle Fels (vers -40 000 -35 000) est suivie d'un vide de 5 000 ans, puis on a les statuettes gravettiennes (entre -32 000 et -25 000), puis après 10 000 ans environ les statuettes du magdalénien supérieur (vers -16 000 -14 000)...

- La présence de ce canon esthétique, de cette manière de représenter les corps féminins, ne suffit pas du tout à affirmer que les sociétés de cette époque glorifiaient et déifiaient les femmes. En fait, le problème de ces statuettes, c'est qu'on peut les interpréter dans tous les sens, sans jamais avoir d'hypothèse vérifiable, démontrable.

La littérature sur le sujet est très abondante. Je vous en ai pris un seul exemple, concernant les statuettes paléolithiques, et la question du genre des auteurs de ces statuettes : ont-elles été fabriquées par des hommes ou par des femmes ?)

Certains soutiennent que les auteurs sont des femmes : il y a une vingtaine d'années, Leroy McDermott (professeur à l'université d'État du Missouri) a proposé que les proportions très particulières de ces statuettes soient dues au fait qu'il s'agit d'autoportraits, de femmes qui représentaient leur propre corps de la façon dont elles le voient, avec les déformations impliquées par la perspective (en haut, un « selfie », en bas une statuette photographiée suivant le même angle).

Inversement, pour d'autres auteurs, cette manière de représenter les femmes relève manifestement d'un regard masculin, dans lequel le corps féminin a le statut d'objet (objet de pulsion sexuelle dans une perspective plus freudienne). On aurait là, non plus des figures religieuses, mais au contraire des femmes-objets : c'est le point de vue de Françoise Frontisi-Ducroux (helléniste, spécialiste entre autres de la figuration féminine).



En fin de compte, on arrive à l'idée que les interprétations des Vénus reflètent surtout les croyances de nos sociétés, ce sont des projections.

En conclusion, il n'y a pas là de quoi fonder l'existence d'un hypothétique matriarcat, et on pourrait même (en suivant F. Frontisi) y voir les premières traductions graphiques d'une domination masculine dans le regard porté sur les femmes. Quant aux périodes plus anciennes (Paléolithique moyen, correspondant aux populations néandertaliennes), il n'y a aucune représentation humaine et donc aucune donnée pour discuter.

Je n'exprime pas ici un point de vue minoritaire: l'idée du matriarcat préhistorique a été critiquée pratiquement dès sa formulation (années 1970) et n'est plus défendue par aucun préhistorien sérieux aujourd'hui.

Les activités pratiquées

Le deuxième angle d'approche est l'ensemble des activités pratiquées par les hommes et les femmes dans les représentations préhistoriques. Pour le Paléolithique et le Mésolithique, il n'y a pratiquement pas de données: les humains sont en général représentés inactifs. Et dans les rares cas où on peut imaginer une activité (groupes de chasseurs par exemple), les humains ne sont pas clairement sexués.

Pour le Néolithique en revanche, on dispose enfin d'un art narratif, dont le meilleur exemple est l'art dit du Levant. Dans des abris-sous-roche de l'Espagne méditerranéenne, il y a des milliers de peintures d'hommes, de femmes mais aussi de personnages asexués, en train de faire des choses.

Les personnages masculins (avec figuration du sexe) sont très fréquents, ils sont toujours associés à des armes (en général arc et flèches) et participent à des scènes de chasse ou de guerre.

Les personnages féminins (avec figuration des seins) sont nettement plus rares, et portent le plus souvent une sorte de jupe et ont les cheveux longs. Soit (le plus souvent) ces femmes sont inactives, soit elles dansent (?), soit elles portent un panier ou une sorte de bâton, et elles semblent parfois être en train de cueillir ou de récolter quelque chose. Mais elles ne sont jamais associées aux armes.

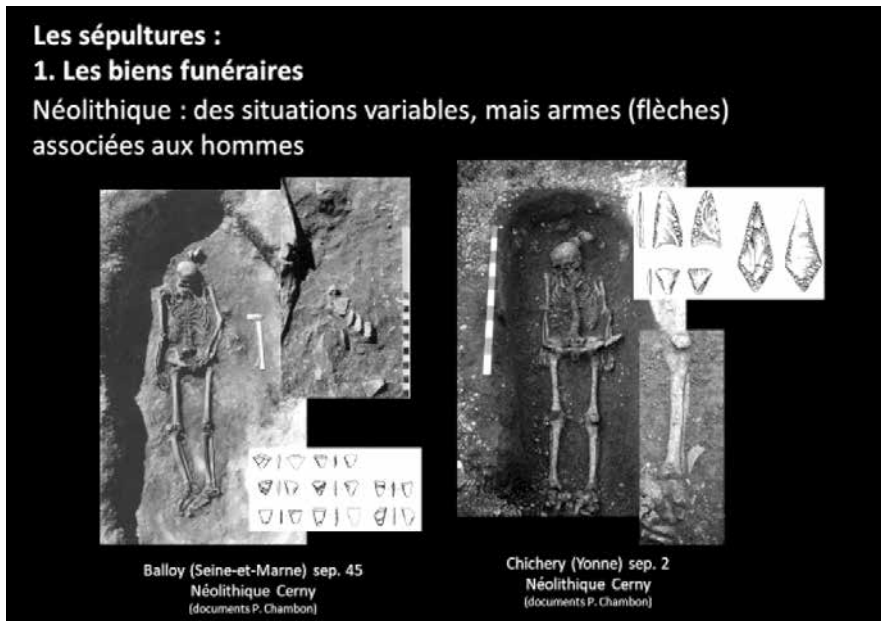
Bref, on a là, pour la première fois en Europe et dès le début du Néolithique, la représentation d'une division sexuelle du travail dans laquelle l'usage des armes (arcs) et des activités comme la chasse et la guerre sont l'exclusivité des hommes. On n'a pas d'exemple du contraire.



- Surtout, plus gênant, les objets déposés dans la tombe ne sont pas forcément les objets personnels du défunt, et ils ne reflètent pas forcément ce qu'il faisait de son vivant. Les biens funéraires peuvent très bien être constitués d'un équipement totalement stéréotypé, déposé avec chaque mort pour des raisons rituelles, sans lien avec l'activité de la personne. Cela dit, est-ce qu'on peut quand même dire quelque chose de ce matériel ?

Pour le Néolithique, la situation est complexe, variée, parfois controversée, et je ne peux pas en proposer un tour d'horizon complet. Dans le Néolithique moyen et récent du nord de la France et de l'Allemagne de l'ouest (un des cas les plus étudiés), certains objets - comme les meules - se retrouvent indifféremment dans les tombes masculines et féminines, tandis que d'autres outils (comme certains types de poinçons ou de grattoirs en matières osseuses) se retrouvent uniquement dans les tombes de l'un ou l'autre sexe. Il y a quand même une tendance récurrente : quand une tombe contient des éléments d'armes (généralement des pointes de flèche) et que le sexe du défunt est identifiable, il s'agit toujours d'un homme.

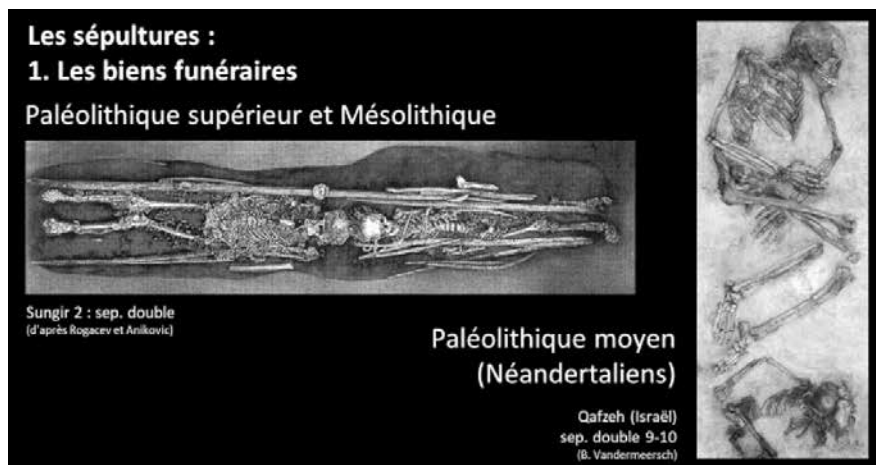
On retrouve donc cette exclusivité masculine dans l'usage des armes. C'est le cas par exemple dans le Cerny (culture du Néolithique moyen dans le Bassin parisien), une des cultures néolithiques en Europe où les pointes de flèche sont les plus fréquentes dans les sépultures :



on connaît une vingtaine de sépultures avec pointes de flèche, et toutes correspondent à des hommes ou des individus de sexe indéterminé. On pourrait développer la même analyse pour le Néolithique d'Europe centrale.

Pour les périodes plus anciennes (Paléolithique supérieur et Mésolithique), les sépultures sont plus rares et, surtout, les objets funéraires (hors parure) sont le plus souvent absents. Une des rares exceptions est la sépulture double de Sungir (Russie), datée de 30-31 000 ans, avec deux individus autour de 10 ans inhumés tête-bêche avec une grande quantité d'objets, dont des lances en ivoire de 1,6 à 2,4 m de long. D'après des analyses récentes, il y aurait deux garçons.

Le problème est que là, on est sur un cas unique, et comme je vous le disais tout à l'heure, on peut très sérieusement se demander si ces grandes lances étaient des objets personnels utilisés réellement au quotidien par ces enfants, ou si ce ne sont pas plutôt des objets strictement funéraires, utilisés seulement pour le rituel d'inhumation.



Si on remonte encore dans le temps, au Paléolithique moyen, on a les sépultures des hommes de Néandertal (50 000 à 100 000 ans) : on connaît une cinquantaine d'individus, et la seule chose que l'on peut dire, c'est qu'il y a peut-être une différence de traitement selon le sexe (les sépultures d'hommes sont plus fréquentes, et les hommes sont plus souvent inhumés avec des objets, alors que les femmes n'en ont généralement pas). Mais ça reste très incertain.

En résumé, avant le Néolithique, il n'y a pas grand-chose de net à conclure dans l'examen des biens funéraires. Et au Néolithique (dans les tombes comme dans l'art), la seule indication qui semble sûre concerne l'usage exclusif des armes par les hommes.

L'étude des squelettes

Je vais terminer par une dernière catégorie d'indices, moins connue, qui s'appuie toujours sur les sépultures, mais cette fois directement sur les squelettes. Comme je vous le disais tout à l'heure, lorsque vous pratiquez régulièrement et intensément certaines activités, ces activités peuvent laisser des traces sur votre squelette, et certains chercheurs ont entrepris d'étudier ces marqueurs sur les squelettes préhistoriques ; là encore, ces marqueurs peuvent potentiellement nous renseigner sur les activités régulièrement pratiquées, soit par les hommes, soit par les femmes.

Un des indices les plus étudiés concerne les traces d'usage non alimentaire des dents. Dans beaucoup de cultures, on utilise régulièrement les dents comme une « troisième main », pour maintenir un objet, tirer, couper, etc. (dans l'image ci-dessus, on voit un Bushman en train de retendre la corde de son arc). De manière générale, c'est très lié au traitement des peaux ou des matières fibreuses. À la longue, ces activités laissent des traces sur les dents : stries - voir photo en bas -, plages d'usure, sillons, esquillements, etc. Or, en Europe, à partir du Mésolithique et surtout du Néolithique, on a des nécropoles (cimetières) qui ont fourni des squelettes en nombre suffisant pour qu'on puisse étudier ces marques en recherchant d'éventuelles différences hommes/femmes. Vous avez sur la carte quelques exemples de sites étudiés de ce point de vue et publiés pour la plupart ces

Les sépultures :
2. Les marqueurs d'activité

D'après Frayer 1988, Molnar 2008, Jarosova & Dockalova 2008, Lorkiewicz 2011, Sperduti et al. 2011, Estalrich & Rosas 2015

Traces d'usage non alimentaire des dents : à partir du Mésolithique, des situations diverses, mais toujours des différences entre hommes et femmes. Des activités distinctes ?

Skateholm (Suède) nécropole mésolithique (9000-8500 BP)

Ajvide (Suède) nécropole néolithique (4700-4300 BP)

Kuyavia (Pologne) nécropoles néolithiques (6600-6000 BP)

Grignano (Italie) nécropole âge du Cuivre / Bronze (4500-3800 BP)

Moravie (Rep. tchèque) nécropoles néolithiques (7700-6000 BP)

Stries labiales verticales (Enlève et canine, Néolithique, Suède, Molnar 2008)

Paléolithique : des indices chez les Néandertaliens, mais rien de certain...

10 dernières années. Les situations décrites sont très différentes, mais le point commun, c'est qu'il y a toujours des différences qualitatives et/ou quantitatives entre l'usure des dents des hommes et l'usure des dents des femmes. Ça suggère la pratique d'activités différentes (ces activités sont d'ailleurs en général assez mal définies), donc une certaine division sexuelle du travail.

Pour les périodes plus anciennes (Paléolithique), on n'a pas de données fiables, faute d'échantillons suffisants.

On pourrait aussi citer d'autres indices, comme le degré d'asymétrie des membres supérieurs, qui est aussi en partie lié aux activités pratiquées pendant la vie, et qui est différent entre hommes et femmes dans plusieurs populations préhistoriques. Sébastien Villotte (du CNRS à Bordeaux) a étudié récemment les enthésopathies des squelettes préhistoriques (ce sont des lésions qui se forment sur les os au niveau des insertions tendineuses et ligamenteuses à force de pratiquer une activité répétitive). Il a étudié un échantillon d'environ 120 individus sexués néolithiques, 60 mésolithiques et 30 paléolithiques, provenant de divers sites européens.

Or, il a constaté que les individus masculins - et seulement ceux-ci - présentaient sur le coude droit - et seulement sur le droit - une fréquence anormalement élevée de l'épicondylose médiale. L'épicondylose médiale est un petit défaut qui se forme sur l'humérus à l'intérieur du coude et qui est liée aux activités de lancer (ce qu'on appelle le thrower's elbow, que l'on retrouve aujourd'hui chez les lanceurs de baseball et de javelot; à ne pas confondre avec l'épicondylose latérale ou tennis elbow). Elle est observée même chez des individus préhistoriques jeunes, ce qui semble indiquer que l'activité en question était pratiquée régulièrement dès l'enfance ou l'adolescence. La différence hommes/femmes est très marquée statistiquement et va clairement dans le sens d'une division sexuelle des activités dans laquelle les hommes seuls pratiquaient les activités de lancer. Et dans un contexte de mode de vie de chasseur-collecteur ou d'agriculteur primitif, on pense évidemment aux armes de jet.

Cette division est en place dès la fin du Paléolithique supérieur, en sachant que, pour les périodes plus anciennes, on n'a pas de données exploitables

En résumé et pour conclure :

1) Tout d'abord, il faut insister sur l'importance des zones d'ombre: il y a bien des périodes sur lesquelles on n'a pas ou presque pas de données, et quand on en a, elles restent partielles et souvent incertaines (cela renvoie au problème que j'évoquais au début, la difficulté à reconstituer les structures sociales en archéologie).

2) Cependant, vous avez pu voir que, dès qu'on a des indices, ils vont tous dans le même sens: l'existence d'une division sexuelle du travail, marquée par le fait que l'usage des armes est une exclusivité masculine.

3) Cette division sexuelle est en place en Europe sans doute dès la fin du Paléolithique supérieur.

4) Si on admet que l'esthétique des statuettes féminines témoigne d'une certaine forme de domination masculine (par le regard qu'elle présuppose sur le corps féminin), alors on peut peut-être faire remonter cette forme de domination masculine encore un peu plus loin dans le temps, au début du Paléolithique supérieur (où l'on rencontre les premières sociétés d'humains anatomiquement modernes).

5) Pour les périodes plus anciennes (les Néandertaliens), on n'a tout simplement pas de données...

On peut donc dire, presque littéralement, que l'origine de la domination masculine se perd dans la nuit des temps. Ce qui ne constitue bien sûr ni une justification, ni une raison de s'y résigner!

Christophe Darmangeat

L'égalité des sexes aujourd'hui et demain

Cette dernière partie sera un peu moins descriptive, moins strictement scientifique que les deux premières, et un peu plus militante (voire politique) avec un certain nombre de partis pris revendiqués sur des événements d'aujourd'hui, ce qui peut susciter des réactions (positives ou négatives, nous le verrons!)

Je vais donc essayer de mettre en perspective ce que l'on appelle l'égalité des sexes aujourd'hui et peut-être demain. D'abord, je dirai que ce mot « égalité des sexes » me semble un peu malheureux: quand on y réfléchit un peu il n'a pas grand sens. Ainsi, l'égalité des droits entre hommes et femmes voudrait dire que les femmes ont des droits différents des hommes, mais que, quand on les mesure, on trouve qu'ils sont égaux. En fait il faudrait parler de l'« identité des droits » et non de leur égalité. Plus globalement, il serait donc plus juste de parler de l'identité des sexes, non sur le plan biologique ou morphologique, bien entendu, mais du point de vue de la société. Il faut dire que l'on désire une société qui soit indifférente à votre appareil reproducteur, que ce soit du point de vue de vos droits, de la place que vous occupez, des opportunités que ça vous donne, des comportements que l'on vous impose.

Après ce préambule, il faut remarquer que cette idée d'égalité des sexes est récente. A l'échelle de notre vie on ne le réalise pas toujours: on peut avoir l'impression que cette idée a été avancée depuis longtemps, que les choses n'avancent pas très vite, voire même reculent. Pourtant si on se place sur une perspective longue, on s'aperçoit que, pour autant qu'on le sache, cette idée-là n'avait jamais été émise nulle part avant il y a 4 ou 5 siècles. On peut prendre toutes les sociétés qu'on a pu observer, que ce soit dans l'Antiquité ou dans les exemples que je vous ai montrés tout à l'heure, on peut y trouver des femmes qui résistent, qui protestent, qui se défendent, qui parfois tuent leur mari, mais aucune d'elles (et a fortiori encore moins la collectivité) n'a jamais dit que la situation n'était pas normale, et que les femmes devraient avoir, comme les hommes, le droit de faire la chasse, la guerre, la politique... C'était impensable, et ça n'est devenu pensable que depuis 400 à 500 ans. J'en date le début à un auteur contemporain de Louis XIV (on peut sans doute en trouver d'autres, la religion sikh, par exemple, est un peu plus ancienne et proclame déjà l'égalité des sexes dans son sens moderne): « Je ne soutiens pas qu'elles soient toutes capables des sciences et des emplois, ni que chacune le soit de tous: personne ne le prétend non plus des hommes; mais je demande seulement qu'à prendre les deux sexes en général, on reconnaisse dans l'un autant de disposition que dans l'autre. » (François Poullain de la Barre *De l'égalité des deux sexes*, 1673).

C'est une idée qui est née dans notre société capitaliste, en raison de la forme d'économie qui la caractérise - d'une manière générale, je me réclame du courant matérialiste: je pense que, fondamentalement, les idées d'une époque s'expliquent par les faits réels, et non l'inverse. Si un nouveau courant d'idées apparaît, c'est qu'il y a eu d'importants changements dans la société qui en ont permis l'émergence. L'idée de l'égalité des sexes est venue avec cette nouvelle organisation économique, dans laquelle les relations s'organisent via la monnaie, où sont achetés et vendus non seulement les produits du travail, mais aussi les travailleurs eux-mêmes (on l'a oublié, il nous paraît tellement normal d'aller acheter notre baguette, et de chercher un employeur pour avoir du travail, mais ça n'existait dans aucune société ancienne). L'argent est un grand anonymiseur, il dissimule qui a fait quoi: quand tous les produits passent par la forme argent, on ne peut plus dire si cela a été fait par une femme ou un homme, on sait que c'est le produit d'un travailleur, c'est le produit du travail humain: on se moque, quand on l'achète, de savoir qui l'a fait, et cela semble normal. Et ce qui est plus nouveau, on achète et on vend aussi les travailleurs eux-mêmes. Et dès que le salariat est apparu avec le capitalisme, il y a eu des femmes pour dire: « il n'y a pas de raison que, pour un même travail fourni, les femmes ne soient pas rémunérées de la même façon que les hommes » La division sexuelle du travail, la dévalorisation ancestrale du travail féminin, même si elles sont très loin d'avoir disparu, ont donc été remises en cause à travers notre forme moderne d'économie.

Alors, si aujourd'hui personne n'ose dire qu'il est contre l'égalité des sexes, certains avancent qu'il existe des différences physiques entre hommes et femmes qui justifient des différences de traitement (en présentant cela comme l'égalité dans le respect des différences). Au-delà des différences apparentes et incontestables (comme l'appareil reproducteur), on se pose la question: y a-t-il une différence entre un cerveau masculin et féminin? Je ne suis pas biologiste, je n'ai pas de réponse absolue à cette question qui soulève encore d'énormes polémiques dans les milieux spécialisés. Mais même les études qui identifient des différences entre un cerveau masculin et féminin admettent que ces différences sont très limitées et ont peu d'incidences sur les capacités cognitives (et ces études sont très contestées). Alors quand on vous dit « d'accord pour l'égalité, mais il faut respecter les différences », méfiance: c'est le faux nez de tous ceux qui en

réalité s'opposent à l'égalité. Cet argument contre le féminisme était déjà utilisé à l'identique par les ségrégationnistes (des États-Unis ou d'Afrique du Sud) pour justifier leurs politiques.

Comment est fabriquée (ou, du moins, largement entretenue et développée) la différence sociale hommes-femmes? Cela commence au berceau : dès qu'on vient au monde, au stade du nourrisson, il y a des différences (pas toujours volontaires mais bien enracinées) de comportements de « sexualisation » (symbolisées par les chaussons bleus pour les garçons et les chaussons roses pour les filles).



Cela se poursuit dans le monde de l'éducation comme le montre l'étude statistique de l'évolution de la proportion de diplômées dans 4 branches d'activités aux USA depuis 1965 (Études médicales, juridiques, de physique et informatique) Au départ cette proportion est très faible, puis les femmes investissent massivement et également ces 4 branches : 3 courbes sur quatre tendent vers 50 %, ce qui correspond bien à la proportion attendue. Cependant, à partir des années 80, la part des femmes diplômées dans l'informatique régresse. Les spécialistes qui ont réalisé cette étude l'expliquent par l'arrivée des PC dans les familles dans ces années 80, ces PC qui ont tout de suite été marqués comme des objets de garçons, avec des jeux pour garçons, un imaginaire associé très masculin... Et les filles ne sont pas devenues des geeks, et ont été socialement découragées de se lancer dans l'informatique. Cela n'a aucun rapport avec le cerveau mais avec l'environnement social. J'ai oublié de le dire tout à l'heure, mais l'homme est la seule espèce de primates (et même dans le monde animal) qui pratique une telle spécialisation sexuée du travail. On est une espèce absolument originale de ce point de vue, dont on ignore l'origine. Les hommes et les femmes ont des activités différentes, et mettent en commun (au niveau familial ou sociétal) le produit de leur activité. Cela a sans doute eu sa raison d'être et une certaine efficacité il y a quelques dizaines de millénaires, mais cela ne justifie pas qu'il ne faudrait pas dépasser cela aujourd'hui.

Quoique lentement, cette division sexuée du travail est en recul aujourd'hui, Mais ce recul se fait plus par un versant que par l'autre: on voit de plus en plus de femmes

occuper ce qu'on appelle traditionnellement des métiers d'hommes (quand on participe à une manif, on peut maintenant se faire gazer par des femmes CRS!); en revanche on a du mal à voir des hommes occuper des métiers traditionnellement féminins. La raison est qu'il est valorisant pour des filles d'occuper des métiers d'hommes Mais pour un homme, il reste dévalorisant d'occuper un métier de femmes, et c'est une chose que les milieux traditionalistes rejettent violemment, comme on le voit ci-dessous!



(A gauche, une pancarte brandie dans « La manif pour tous », ce n'est pas très vieux et c'était en France.)

C'est que cette idée de la séparation des sexes vient de loin. Elle est entretenue par de nombreux canaux sociaux, dont les religions (si les religions monothéistes « modernes » n'ont pas dérogé à la règle, elles n'ont rien inventé en la matière). Si les catholiques (en Occident) ont abandonné officiellement la séparation hommes-femmes dans les églises (mais pas dans la prêtrise!) depuis les années 60, cette séparation existe encore dans les bus israéliens ou dans les mosquées.



Alors une société offrant une vraie égalité hommes-femmes, ce serait une société qui serait indifférente au sexe biologique, comme elle devrait l'être à la couleur de peau, ou au lieu de naissance. Une société où vous êtes un individu qui peut réaliser ce qu'il y a de mieux pour lui indépendamment d'un certain nombre de choses imposées de l'extérieur, où ni loi ni pression sociale ne vous assignent à une certaine place ou à un certain rôle.

Ce qui est tout à fait bien résumé dans le slogan ci-après (aperçu lors d'une manifestation dans les années 2000): « Le féminisme est une théorie extrémiste consistant à considérer les femmes comme des êtres humains. » J'ajouterais « Et les hommes aussi ! », car c'est une théorie qui affirme que nous sommes tous des êtres humains, et qu'il ne devrait pas y avoir besoin d'en dire plus pour savoir ce que chacun a le droit (ou l'envie, ou la convenance) de faire.

Débat

Une participante - Je voudrais apporter mon témoignage: j'ai deux enfants de 3 et 5 ans, fille et garçon, j'ai essayé de les élever de la même façon, et pourtant, la fille joue plutôt avec des poupées et le garçon avec des petites voitures. Et si par hasard ma fille prend les autos de son frère, elle les emmène vers son berceau... pour les habiller! Et ceci avant toute socialisation par l'école ou par des nounous! J'en suis moi-même assez surprise sinon choquée: comment l'expliquer?

Jean-Marc Pétillon - Ça renvoie à ce que disait Christophe tout à l'heure: certaines études montrent des différences entre garçons et filles pour certains types de comportement, notamment les comportements agressifs au sens large - incluant le goût de la vitesse - dès des âges très jeunes. Je ne suis pas compétent sur ces sujets, qui sont très débattus. Ce qui est important, de notre point de vue, c'est que, même si ces différences existent, il n'y a aucune raison que cela débouche sur quoi que ce soit en matière sociale politique ou culturelle.

Un participant - Savez-vous, Mesdames, que jusqu'à un passé récent celles qui portaient un pantalon étaient dans l'illégalité. Pour porter le pantalon il fallait un certificat médical, et cette loi n'a été abrogée que dans les années 80!

Christophe Darmangeat - Si on joue aux devinettes, je vous en propose une autre: quelle a été en France la dernière profession interdite aux femmes, et de quand date la levée de cette interdiction? Il s'agit de la profession de sous-marinier, et sa levée eut lieu dans l'été 2014!

Mais le fait que le droit n'interdise plus certaines activités n'entraîne pas automatiquement la disparition de toute division sexuée du travail. A la maison par exemple, on constate que les femmes exécutent la plupart des travaux ménagers: c'est un des lieux les plus résistants de la domination masculine (les femmes font deux fois plus de travaux ménagers que les hommes, surtout quand il y a des enfants).

Un participant - La première bachelière française a obtenu son diplôme en 1924!

Une Participante - Vous n'avez pas ou peu parlé des différences physiologiques entre hommes et femmes : pourtant, il est avéré que (au moins statistiquement) les hommes sont plus costauds, plus musclés, plus lourds que les femmes, et on sait aussi que chacun est tenté d'utiliser ses atouts pour se faire sa place au soleil : la domination masculine vient peut-être tout bêtement de là ?

Christophe Darmangeat - Ça rejoint la difficulté à expliquer comment cette division sexuée du travail s'est mise en place, et pourquoi. Quand on essaie de faire de la science, il y a des choses dont on est totalement sûr, des choses que l'on imagine assez sûres, etc. Il y a des degrés dans la connaissance. Et ici on est dans les zones les moins sûres. Ce dont on est assez sûr concernant les sociétés les plus anciennes, c'est que la domination des hommes ne passe pas uniquement par leur supériorité physique : elle est organisée socialement. Ce n'est pas quelque chose de spontané, où chacun ferait ce qu'il veut, et dont la résultante serait que, de fait, ce sont les hommes qui dominent. Les hommes ne se contentent pas d'avoir plus de muscles que les femmes, ils se sont donné les moyens de les mettre à la raison, ils monopolisent ces moyens. C'est volontairement que nous n'avons pas parlé de cette différence de morphologie, car nous sommes persuadés qu'il y a d'autres choses bien plus déterminantes dans l'origine de la domination masculine, cela n'est pas que de la nature, cela a été organisé socialement à travers la division sexuée du travail, et aussi par la religion, des droits de propriété, du partage des droits économiques...

Un participant - La différence physiologique majeure entre hommes et femmes est que ce sont les femmes qui sont enceintes et qui nourrissent les jeunes enfants, et que pendant toutes ces périodes, elles supportent donc un certain handicap physique. Or on voit aujourd'hui que, dans les sociétés les plus pauvres, il y a un taux de fécondité très élevé : on peut donc penser que dans les sociétés primitives les femmes enchaînaient les grossesses (suivies de période d'allaitement)... et que les hommes en ont profité pour prendre le pouvoir ! Et cela expliquerait pourquoi il a fallu attendre que les femmes soient soulagées de ce fardeau (grâce au contrôle des naissances, à la prise en charge sociale des enfants...) dans un monde où la performance physique est moins impérative, pour qu'elles commencent à exiger ce qui nous semble aujourd'hui naturel (du moins ici, je pense !) : l'égalité de traitement et de droits entre hommes et femmes ?

Jean-Marc Pétillon - Juste un petit bémol : quand on parle des sociétés anciennes, on parle de sociétés nomades de chasseurs-cueilleurs, qui traversaient régulièrement, sinon des épisodes de famine, au moins des hauts et des bas en matière de ressources alimentaires. Dans ces sociétés, faire le plus d'enfants possible n'est pas forcément une bonne idée. Et dans ce type de sociétés il y a des prescriptions religieuses qui interdisent au chasseur d'avoir des relations sexuelles dans telle ou telle circonstance, il y a de l'avortement, il y a de l'infanticide... De fait on constate chez les chasseurs-cueilleurs que chaque femme a une moyenne d'un enfant tous les trois ans seulement, voire moins. Et par rapport à notre société, il faut nuancer ce que cela implique pour les femmes dans ces sociétés comme immobilisation et indisponibilité pour des tâches compliquées : ils vivaient dans des conditions habituellement très rudes et ils étaient capables de supporter des marches à pied longues, des périodes de privation prolongée, et les femmes comme les hommes savaient s'adapter à des conditions de vie qui nous paraîtraient très dures ! Je ne suis donc pas certains que ces explications suffisent à justifier les différences hommes-femmes constatées.

Mais je ne dis pas non plus que les chasseurs-cueilleurs ne veulent pas d'enfants : comme le disait Alain Testart à propos du culte de la fertilité, « Aucune société n'a le culte de la stérilité ». Il est évident qu'il faut des enfants, il faut que le gibier soit abondant, il faut que la végétation soit fertile : on retrouve donc cette idée partout.

Christophe Darmangeat - C'est un exemple de questions pour lesquelles nous n'avons pas de réponse tranchée ! On a l'exemple de l'Australie où la domination masculine est la plus forte et avérée depuis très longtemps, on constate que les femmes font ce qu'elles veulent de leur progéniture (élever un enfant qu'on vient de mettre au monde ou le mettre à mort suivant les circonstances : c'était courant). Dans ces sociétés l'explication de la domination masculine par la stratégie des hommes qui veulent avoir beaucoup d'enfants ne marche pas. Cela s'applique dans les sociétés postérieures, les sociétés d'agriculteurs où le chef de lignage cherche à avoir une postérité nombreuse pour renforcer sa position économique et sociale (mais c'est peut-être plus la conséquence que la cause). Les femmes chez les chasseurs-cueilleurs sont aussi mobiles que les hommes, elles font autant de kilomètres dans la journée... et en plus elles portent leur enfant (un seul à la fois quand même !)

Inversement, je n'arrive pas à penser que la division sexuée du travail n'a rien à voir avec la division sexuée de la reproduction. Mais quel est ce rapport, comment s'est-il noué, c'est la question. Car chez les autres primates (chimpanzés, bonobos, gorilles...) ce sont aussi les femmes qui mettent au monde les enfants, et pourtant chez eux il n'y a pas une organisation sexuée de la société avec un partage des tâches aussi défini. Ce sont les humains qui ont inventé cela, mais pourquoi, dans quelles circonstances, pourquoi le retrouve-t-on partout ? J'aimerais bien avoir la réponse, mais autrement qu'en jouant aux devinettes, sinon ce n'est pas de la science. Donc pour le moment la réponse nous est inconnue, et je ne vois pas comment on arrivera à la découvrir.

Jean-Marc Pétilion - C'est la même chose pour les différences morphologiques dont on a parlé (masse musculaire...) : j'ai aussi du mal à penser que cela n'a rien à voir avec la domination masculine, mais je suis incapable d'en dire plus et de suggérer une direction à creuser pour avoir quelque chose de démontrable.

Un participant - J'ai beaucoup apprécié l'iconographie que vous nous avez présentée, avec le questionnement sur le regard que les femmes pouvaient alors porter sur elles-mêmes !

Parmi ces Vénus, vous avez cité la « Vénus de Lespugue » qui a été découverte sur un site proche de Saint-Gaudens... qui est aujourd'hui menacé d'être détruit car on veut y autoriser une carrière (qui devrait démarrer ses travaux en avril prochain) malgré les protestations et manifestations de la population locale et des autorités scientifiques régionales. Qu'en pensez-vous ?

Jean-Marc Pétilion - C'est un dossier qui dure depuis longtemps, et je connais bien l'équipe archéologique qui a fait des recherches et des diagnostics sur la zone d'emprise de la future carrière. Il y avait en particulier des préhistoriens qui auraient été contents de trouver des traces préhistoriques ici... et n'en ont pas trouvé (du moins sur la zone prévue à l'époque, car les choses bougent souvent !). Ce massif de Lespugue-Montmaurin est rongé depuis de longues années par toute une série de carrières, et je dirais volontiers « Laissons en paix ce qu'il en reste ». Le paléolithique n'est peut-être pas le plus menacé ici, mais ce n'est pas une raison pour déchaîner les explosifs !

Une participante - Dans l'ancien musée municipal de Montmaurin (près de Lespugue), il y avait plusieurs centaines de dents humaines datant sans doute du Paléolithique. Et quand on discutait avec les vieilles gens dans le village, elles nous racontaient qu'elles avaient trouvé de nombreuses dents dans les grottes qui parsèment la campagne. Alors j'espère qu'elles n'ont pas été perdues, et que vous pourrez vous en servir dans vos études (vous étiez venu à Montmorin il y a quelque temps)

Jean-Marc Pétilion - Ces ossements concernent plutôt le Néolithique, ou des périodes plus récentes ; en tout cas ce n'est pas mon domaine de compétence, mais je rejoins votre souhait bien sûr. Concernant la carrière, je voudrais ajouter que notre région a plus d'intérêt (même économique) à promouvoir et développer ces ressources et ce patrimoine unique, plutôt que d'y ouvrir une carrière de plus...

Un participant - Concernant les différences morphologiques entre hommes et femmes, j'ai lu récemment qu'elles proviendraient du fait que les hommes étaient mieux nourris (parce qu'ils s'approprièrent les meilleurs morceaux) : cette différence serait donc d'origine socio-culturelle et non pas naturelle : qu'en pensez-vous ?

D'autre part, vous expliquez que c'est grâce au capitalisme que la revendication d'égalité hommes-femmes est apparue dans la foulée des revendications salariales. N'est-ce pas plutôt parce que, dans la lutte commune contre le capitalisme, les femmes ont pris leur part des combats et ont prouvé qu'elles étaient bien les égales des hommes ?

Jean-Marc Pétilion - Sur le 1er point, l'anthropologue Priscille Touraille a expliqué (dans sa thèse présentée en 2005 à Toulouse sous la direction de Françoise Héritier, suivie d'un livre « Hommes grands, femmes petites : une évolution coûteuse. Les régimes de genre comme force sélective de l'évolution biologique, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 2008 », et d'un film documentaire de Véronique Kleiner diffusé sur Arte en janvier 2014 : Pourquoi les femmes sont-elles plus petites que les hommes ?) que le dimorphisme sexuel incontestable (différence de robustesse entre hommes et femmes) pourrait être d'origine non pas naturelle, mais issue de la culture, résultat d'une pratique répandue depuis très longtemps et partout dans le monde qui consiste à réserver les meilleurs morceaux aux hommes, pour le dire vite. Et cette relative sous-alimentation des femmes aurait entraîné la sélection naturelle des femmes à la stature plus petite (qui auraient donc moins de besoin alimentaire). C'est une thèse très controversée, car on peut aussi constater que nous faisons partie d'une famille, les Primates, chez lesquels on observe de façon très générale un dimorphisme sexuel (avec les mâles plus costauds) : l'espèce humaine n'a rien de particulier de ce point de vue, il n'y a peut-être donc rien à expliquer...

Priscille Touraille reconnaît elle-même que cette thèse permet de faire des hypothèses mais pas de démontrer quoi que ce soit.

Christophe Darmangeat - Nous n'avons pas de compétence particulière (pas plus que vous) dans ce domaine pour critiquer ou approuver ces thèses. Force est de reconnaître qu'elles ont un succès médiatique qui va bien au-delà de leur succès scientifique (comme la théorie du matriarcat primitif : ça « marche » dans le grand public, c'est une idée qui plaît, et on en fait facilement un livre, un documentaire, des articles de journaux...) Mais les professionnels ont tendance à regarder cela avec beaucoup de prudence, car la règle dans le milieu scientifique (qui n'est pas une garantie mais un minimum) est que toute théorie doit être publiée dans une revue dite « à comité de lecture » où d'autres scientifiques vont apprécier le bien-fondé et la valeur scientifique de cette théorie. Or ces théories n'ont jamais fait l'objet d'une telle publication... Et je

rejoins Jean-Marc : y a-t-il ici quoi que ce soit de spécifique aux humains qui pourrait apporter une réponse à nos questionnements ? Je ne crois pas. Je me suis intéressé à ce problème des différences d'alimentation chez les chasseurs-cueilleurs : on ne le constate pas de façon évidente et généralisée (même s'il y a bien des cas où c'est flagrant, ce n'est pas généralisable). Mais je rappelle que c'est un domaine où je n'ai guère de compétences. Et c'est la généralisation de l'explication qui est ici le plus critiquable.

Concernant le capitalisme, j'ai dû mal m'expliquer, de façon trop lapidaire. Ce que j'ai voulu dire, c'est que ce qui a été l'élément le plus important, le plus visible, a été la revendication de l'égalité des salaires, car le capitalisme a en quelque sorte brisé un certain nombre de remparts qui existaient dans toutes les sociétés et qui séparaient d'un côté le travail masculin et ses produits, et de l'autre le travail féminin et ses produits. Avec la marchandisation du travail et de la force de travail, on a été amené à comparer les travaux des uns et des autres, avec un certain nombre de conséquences irréversibles, comme la revendication « à travail égal, salaire égal », comme la participation côte à côte à des actions de défense des intérêts communs des salariés. Une autre conséquence est la généralisation de l'idée d'égalité, apparue durant la Révolution française (même si cette révolution a eu du mal à proclamer l'égalité hommes-femmes) : le ver était dans le fruit, à partir du moment où on dit qu'une société moderne ne doit pas faire de discrimination, on met le doigt dans l'engrenage, et la question de l'égalité hommes-femmes finit par apparaître... Donc, « à travail égal salaire égal » est un élément (pas obligatoirement le plus décisif, je le reconnais), par lequel cette mécanique générale se manifeste.

Une participante - Une remarque concernant la préhistoire. D'abord merci d'avoir montré les incertitudes de l'archéologie pour aboutir à des conclusions sur les sociétés (ou protosociétés) et les cultures anciennes. Merci d'avoir montré que nous faisons, nous, de la rétroprojection culturelle sur des sociétés sur lesquelles nous ne savons en fait pas grand-chose. Toutefois, concernant le besoin d'enfants, vous avez avancé l'idée qu'au Paléolithique les humains n'avaient pas le besoin d'avoir beaucoup d'enfants : en fait nous n'en savons rien. Mais si on regarde les statuettes, les Vénus, chez toutes il y a la mise en évidence des caractères anatomiques de la sexualité, et de la sexualité procréatrice : les gros seins, les hanches larges, beaucoup semblent enceintes, et on ne peut pas ne pas se dire qu'à ce moment-là le lien entre l'humain et l'enfant passait nécessairement et uniquement par le corps féminin. On voyait l'enfant naître en sortant du corps de la femme, et la théologie et l'histoire montrent que l'on a fait très tardivement le lien entre l'homme et l'enfant. Le rôle de l'homme dans la procréation n'est accepté que bien tard. Et toutes les mythologies anciennes associent toujours la vie à l'image de la femme.

Une remarque historique maintenant : vous avez dit que partout, dans toutes les sociétés connues, les femmes n'étaient pas associées à la politique. Il existe des exceptions notables, chez les Berbères par exemple, ou dans les Pyrénées basconnes (Pays basque et Gascogne), où l'on sait que jadis, dans les vallées pyrénéennes, qui étaient des microcosmes bien séparés les uns des autres, ces microcosmes ont vécu en autonomie jusqu'à la Révolution française, et les femmes y avaient une contribution à la politique strictement égale à celle des hommes. La structure de la vie sociale de ces sociétés (à l'inverse des sociétés indo-européennes qui sont pyramidales avec le pouvoir descendant du haut) partait du bas, et le bas, c'était la maison, le groupe familial, représenté par un seul, l'aîné (qu'il soit homme ou femme, c'est le droit d'aînesse absolu ou intégral). Et ces femmes-aînées participaient donc de plein droit aux assemblées communales, avec une stricte égalité avec les hommes. C'est donc ici une égalité de genre complète : ces femmes ont eu le droit de vote bien avant leurs sœurs françaises, elles pouvaient

être élues Consules de vallée, poste important. Et je rattache à vos remarques très pertinentes sur le rôle de l'économie et la place première des systèmes de propriété et de droit des successions dans le rôle des femmes dans la société, le fait que la gestion, dans ces Pyrénées, en commun par les femmes et les hommes, était une gestion de territoires communs : 44 % des terres « en bas », au fond des vallées, étaient communes, et 100 % des terres en altitude. Ce modèle de gestion est assez unique, avec l'égalité femmes-hommes et un communautarisme de la propriété de la terre. Et c'est la Révolution française, avec ses références patriarcales issues de la civilisation gréco-romaine et judéo-chrétienne, qui va jeter tout cela à bas.

Christophe Darmangeat - J'ai un peu l'impression (ne m'en voulez pas) que vous commettez vous aussi le péché dont vous nous accusez : il ne faut pas trop s'avancer quand on fait des affirmations ! Comment savez-vous que nos ancêtres n'ont découvert que très tardivement le rôle des hommes dans la procréation ? Les anthropologues vous diront que toutes (absolument toutes) les civilisations « primitives » qu'ils ont étudiées (australiens, inuits, bushmen... qui peuvent se rapprocher des sociétés paléolithiques) connaissent le rôle de la paternité. Et même dans les sociétés les plus machistes, ils l'exagèrent. Chez les Baruyas, dont je vous ai parlé, ils pensent que ce sont les hommes qui sont au centre de la procréation, les femmes ne servent que de vase pour recueillir le sperme à partir duquel l'enfant va croître (et il faut faire l'amour souvent quand la femme est enceinte pour que fœtus se développe : c'est l'homme qui fait tout, même le lait qui se fait à partir du sperme...) C'est un exemple un peu extrême, mais même chez les Australiens primitifs il y a l'idée qu'il y a un lien mystique et religieux entre le territoire, la procréation... qui passe exclusivement par les hommes. L'idée que nos ancêtres n'aient découvert que tardivement le rôle de l'homme dans la paternité est donc pour le moins douteuse.

Quant à savoir si les Vénus avaient des formes sexuées ou maternelles, je voudrais ajouter que les hommes ont toujours su faire la différence entre l'envie de se reproduire et l'envie d'avoir des rapports sexuels (et les revues du genre play-boy sont pleines de photos aux formes voluptueuses, et je ne pense pas que cela soit pour inciter les lecteurs à avoir des enfants).

Et pour les Pyrénées, j'avoue mon incompetence (mais je sais que vous en êtes une spécialiste reconnue). Et j'ai sans doute été trop lapidaire dans mon expression en disant « Les hommes ont partout le monopole de la politique... » Pour être plus précis, les hommes ont pu, çà ou là, concéder aux femmes une part plus ou moins grande de participation à la guerre, aux armes, à la politique, mais il n'y a pas d'exemple où les femmes aient pris le pouvoir de façon exclusive ou même dominante. On peut se retrouver sur la ligne médiane du tableau que j'ai présenté, jamais au-dessus. Les femmes ont pu acquérir des pouvoirs économiques, voire une part des pouvoirs politiques (comme dans le cas des Iroquois) mais nulle part on n'a vu les femmes priver les hommes de pouvoir, contrairement à l'immense majorité de civilisations où les hommes privent les femmes de pouvoir.

Jean-Marc Pétillon - Concernant le fait que les Vénus représentent des femmes enceintes, c'est très discuté : ce sont peut-être simplement des femmes adipeuses. Et on n'a aucun exemple de représentation de femme accouchant, ou allaitant, ou même portant un bébé dans ses bras. Il n'y a donc aucun argument indiscutable pour dire que cette petite statuette a quelque chose à voir avec des rites de fertilité.

Un participant - J'ai lu qu'il y a une différence morphologique peu connue entre homme et femmes: la vision nocturne serait meilleure chez les hommes, ce qui aurait pu leur conférer un avantage à la chasse de nuit et entraîner une première spécialisation sexuée. Qu'en pensez-vous? D'autre part, les femmes auraient une meilleure perception des couleurs, et des études semblent montrer un lien entre le niveau de développement intellectuel et la richesse du vocabulaire dédié aux couleurs dans une langue (et la civilisation qui la porte): il y aurait ici une influence (plus occulte) des femmes dans la marche des sociétés?

Jean-Marc Pétilion - Je vous renvoie à la réponse précédente. Dans ce genre d'étude, il y a un saut pour passer des constats de différences physiologiques à des constats de différences sociales et ce saut n'a rien de scientifique: on ne peut pas dire « donc », on est plus dans le récit interprétatif que dans la science. Et concernant les éléments que vous apportez concernant la vue, je dois avouer que vous me l'apprenez (mais je ne prétends pas avoir tout lu sur le sujet) aussi n'ai-je pas de réponse raisonnée à faire.

Une participante - Votre exposé a donc montré surtout que l'origine de la domination masculine est très ancienne et se retrouve partout: pensez-vous que sa remise en question actuelle pourra aboutir, ou n'est-ce qu'un feu de paille?

Jean-Marc Pétilion - Dans notre exposé, nous avons parlé de deux choses: de division sexuelle du travail d'une part, et de domination masculine d'autre part, ce qui n'est pas la même chose. Et l'articulation entre les deux n'est pas évidente à saisir. Autant la division sexuelle du travail est un universel (particulièrement incontestable concernant l'usage des armes), autant le poids que les hommes font porter sur les épaules des femmes diffère d'une société à l'autre, même très semblable par ailleurs: difficile donc de faire un lien « politique » entre les deux.

Christophe Darmangeat - Quant à moi, je suis incapable d'affirmer qu'il y a aujourd'hui globalement plus ou moins de domination masculine que dans le passé. Et pour moi cette question n'a pas beaucoup de sens, car on sait qu'à toutes périodes de l'histoire on a pu observer de grosses variations d'une société à l'autre. Même à propos des Baruya de Nouvelle-Guinée, si on s'intéresse à des sociétés situées à moins de 50 km et parlant la même langue, on y trouve des coutumes tout à fait différentes (et ces sociétés se critiquent entre elles sur les relations hommes-femmes). Alors aujourd'hui quel est le degré de domination masculine sur la planète? Comment faire une moyenne entre la Suède et l'Arabie saoudite?

En revanche, je pense que nous vivons dans la première société de l'humanité qui remet explicitement la division sexuée du travail. Et c'est la première fois dans l'histoire qu'on peut entrevoir un avenir dans lequel cette différenciation aura disparu. Ça ne veut pas dire que cela se fera facilement, mais il s'est déjà passé quelque chose d'inouï au niveau des relations sociales: pour la première fois, dans les faits, la discrimination juridique entre hommes et femmes a disparu dans beaucoup de pays, et c'est complètement inédit: on a jeté les bases pour que les choses évoluent.

Jean-Marc Pétilion - Dans le domaine archéologique, on a constaté que l'on retrouve la domination masculine à l'œuvre aussi loin que l'on remonte: c'est peut-être un constituant universel de notre préhistoire et de notre histoire. Mais la bonne nouvelle, c'est que ce constat n'a aucune incidence sur le fait de savoir si oui ou non on veut que ça continue ou que ça s'arrête. C'est un argument que l'on entend parfois: cette domination a toujours existé donc il n'y a pas de raison que ça change. L'arnaque intellectuelle réside dans le « donc »: ce n'est pas parce que quelque chose est très vieux que cela doit continuer toujours. On a même beaucoup de raison de penser le contraire!

Un participant - Pour terminer sur une note prospective et optimiste, ne peut-on pas dire qu'il s'avère aujourd'hui que l'infériorité féminine était bien un mythe, qui coûtait cher car les sociétés se privaient de toute la valeur ajoutée potentielle que représentaient les femmes. On peut donc penser que les sociétés qui vont promouvoir et appliquer réellement la parité vont s'avérer les sociétés les plus performantes, et qu'elles proposeront un modèle qui inspirera les citoyens des autres sociétés plus conservatrices. Ce n'est pas un hasard si ce sont les sociétés les plus démocratiques qui sont à la pointe de ce combat, et on peut espérer que cela fera tache d'huile, à la fois pour des raisons morales mais aussi pour des raisons d'efficacité (et ne boudons pas notre plaisir si efficacité et morale font pour une fois bon ménage!)

Christophe Darmangeat - Juste une petite nuance : on ne peut pas dire avec certitude que la domination masculine a de tout temps été une solution inefficace. Il semble assurément que la division sexuée du travail a été à une certaine période une étape nécessaire (même si ses conséquences n'ont pas toujours été bénéfiques, pour faire un euphémisme) dans les progrès de l'humanité. Je pense que l'histoire des progrès de l'humanité c'est celle des progrès de la productivité. Nous vivons dans des sociétés où le travail a été rendu de plus en plus efficace. Et (Adam Smith le disait déjà) cela a passé par la division du travail. Et la division du travail par sexe a été la première de toutes. Mais plus on a avancé, plus elle s'est avérée dépassée, voire inutile, contre-productive.

Et ce raisonnement peut s'appliquer à bien d'autres domaines de notre société. Je vais peut-être vous choquer, mais pour moi les frontières nationales, qui ont constitué un progrès par rapport à la fragmentation qui régnait auparavant, sont devenues (je me permets de le penser) une entrave pour l'évolution du monde.

Alors aujourd'hui, oui, la division sexuée du travail et la domination masculine sont devenues caduques et devraient disparaître, on ne peut que le souhaiter et œuvrer en ce sens.

Saint-Gaudens, le 17 mars 2018

Jean-Marc Pétilion est archéologue, docteur de l'université Paris I.

Chargé de recherche au CNRS, au Laboratoire TRACES (UMR 5608) à l'Université Toulouse Jean Jaurès, il est actuellement coresponsable de l'équipe SMP3C: Sociétés et milieux des populations de chasseurs-cueilleurs-collecteurs et secrétaire général de la Société préhistorique française.

Spécialiste des chasseurs-collecteurs du Paléolithique récent, son travail porte surtout sur le sud-ouest de la France - notamment les Pyrénées, où il dirige des fouilles depuis 2012 - et sur la période -23 000 -14 000 avant le présent, qui correspond à la fin de la dernière période glaciaire.

Christophe Darmangeat est Docteur en économie, et chercheur en anthropologie sociale. Il est enseignant à l'Université Paris-Diderot, et Responsable adjoint du Master2 PISE.

Il est également Membre associé des laboratoires Ladyss et Sophiapol.

Christophe Darmangeat, qui se revendique du courant de pensée marxiste, a notamment écrit :

Le communisme primitif n'est plus ce qu'il était - aux origines de l'oppression des femmes (Smolny, 2^e édition remaniée, 2012)

Conversation sur la naissance des inégalités (Agone, 2013)

Le profit déchiffré - Trois essais d'économie marxiste (La Ville Brûle, mars 2016)

Et on peut le retrouver régulièrement sur son blog :

<http://cdarmangeat.blogspot.com>